

Félix-Antoine Allard

Les rapports entre la poésie lyrique en langue d'oc
et celle du nord de la France

Bloc 2 : essai

La poésie lyrique des troubadours du midi de la France semble sans précédent dans la tradition littéraire occidentale. Cette poésie troubadouresque a eu une grande influence dans les régions avoisinantes, notamment en Italie, en Catalogne, en Allemagne et, surtout, au nord de la France, où les trouvères, homologues de langue d'oïl des troubadours, ont rapidement repris et transformé cette tradition lyrique. Il s'agira ici de réfléchir aux rapports entre la lyrique occitane et celle du nord de la France, en partant de la relation possible et discutée entre Bertran de Born et Conon de Béthune. Nous verrons d'abord qui sont ces deux poètes, quelle relation ils entretenirent, pour ensuite voir ce qui distingue et unit la poésie des troubadours et des trouvères au Moyen Âge central.

Bertran de Born, seigneur d'Hautefort, une terre qui ne devait rien au roi de France, est né vers 1140, dans le Limousin. Il est difficile de savoir à quand remontent ses premiers poèmes et ses premières actions guerrières, mais il entre sur la scène politique vers 1180. Il était un fervent défenseur de sa province, l'Aquitaine, où il luttait pour l'indépendance de la noblesse et du peuple par rapport au pouvoir central. Ses nombreux sirventès, tel que *Un sirventès cui motz no falh*, témoignent de la fermeté de ses convictions. Il finira sa vie comme moine à Dalon, avant de mourir vers 1214.

Bertran de Born, issu de la deuxième génération de troubadour (période dite classique), était hautement considéré et reconnu, même par ses ennemis, autant pour ce qui a trait à la guerre et à la politique que pour sa production littéraire, dont une cinquantaine de chansons ont pu traverser les âges jusqu'à nous. Ses textes étaient particulièrement appréciés pour leur ingéniosité formelle. Dante disait même que Bertran de Born, avec Arnaud Daniel et Giraut de Borneilh, devraient servir de modèle aux réformateurs de la langue italienne. De plus, Richard Cœur-de-Lion, qui aimait beaucoup les poètes, ayant lui-même composé quelques poèmes lyriques et maîtrisant aussi bien la langue d'oc que la langue d'oïl, avait demandé à Bertran de Born de diffuser ses résolutions et de faire l'éloge de sa sœur, Mathilde d'Angleterre, ce qui lui inspira la

« canso » *Ges de disnar no fara oimais matis*. Le seigneur d'Hautefort a également composé des vers commandés par (ou ayant pour sujet) plusieurs personnages historiques importants de différentes régions de l'Europe occidentale, comme Henri Court-Mantel, Raymond V de Toulouse, Alphonse II d'Aragon, Conrad de Montferrat, Geoffroy de Bretagne, ainsi que plusieurs autres. D'ailleurs, Bertran de Born et Geoffroy de Bretagne se répondaient dans différents textes et se surnommaient mutuellement « Rassa ». Ces brefs exemples montrent que les textes de Bertran de Born étaient connus et appréciés bien au-delà du domaine occitan, notamment au nord de la France, où ils auraient eu, selon certains, une grande influence sur plusieurs trouvères, comme Conon de Béthune.

Monseigneur Conon de Béthune, né en 1155 et décédé en 1219, était issu d'une illustre famille probablement descendante des anciens comtes d'Artois. Il aurait séjourné à la cour du roi de France, où certains se seraient moqués de son parler artésien, et où il aurait rencontré Marie de Champagne, fille de Louis VII et d'Aliénor d'Aquitaine. Il a participé à la troisième croisade, ainsi qu'à la quatrième, où il eut un rôle prépondérant puisqu'il était chargé de négocier le transport des croisés avec les Vénitiens. Il était également intimement lié aux affaires politiques et militaires de l'Empire latin de Constantinople sous le règne d'Henri de Flandre, frère de Baudouin IX qui était parent par alliance avec notre trouvère.

Conon de Béthune, contemporain de Bertran de Born, apprit la poésie auprès de son oncle, Huon d'Oisy, qui était lui-même trouvère. Il faisait partie de l'école dite provençalisante, dont faisait également partie Blondel de Nesles, Gui de Coucy, Gace Brulé et plusieurs autres. Ces trouvères de la fin du XIIe et du début du XIIIe siècle témoignent du fait que la tradition lyrique naissante de langue d'oïl était à cette époque encore dépendante de la poésie lyrique occitane. Une quinzaine de chansons sont aujourd'hui attribuées à Conon de Béthune, la majorité étant des chansons d'amour héritée de la « canso » occitane. Il est caractérisé par un style vif et énergique et par un grand

enthousiasme religieux. Toutefois, ses rimes sont jugées beaucoup moins riches que celles des troubadours. Il est dit de quelques-unes de ses chansons qu'elles sont teintées d'allusions obscures écrites dans un langage singulièrement détourné, héritage probable de Marcabru et des autres défenseurs des « trobar clus ». Ces vers clos ne sont cependant pas habituels chez les trouvères, ce qui montre bien le caractère provincialisant des premières heures de ce transfert de tradition lyrique du sud vers le nord de la France.

L'un des nombreux destinataires auxquels s'adresse Bertran de Born dans ses textes est celui qu'il nomme « mon Isembart ». Les différentes recherches à ce sujet montrent qu'il est fort probable qu'il s'agisse de Conon de Béthune, bien que cette question fasse encore débat. Certaines sources sont plus nuancées par rapport à cette question, d'autres assument complètement que c'est lui, parlant même de l' « ami artésien » de Bertran de Born, et d'autres associe ce « mon Isembart » à Isembart de l'Islet, baron dans l'Aunis. Cette relation entre les deux poètes est donc très probable, mais il nous est impossible de l'assumer. Il y a tout de même des rapports littéraires incontestables entre les deux.

Hermann Suchier, dans son *Histoire de la littérature française*, souligne que Conon de Béthune a probablement emprunté, pour sa chanson *Tant ai amé c'or me covient hair*, la forme de la chanson *Ges de disnar no for' aimais matis* de Bertran de Born, où vers, strophes et styles semblent calqués.

Autre exemple : la chanson de Bertran de Born *Chasutz sui de mal en pena* semble servir de modèle à celle de Conon de Béthune *Bele doce dame chiere*. Ces deux pièces partagent une forme assez singulière : les strophes ont douze vers de trois et sept pieds et il n'y a que deux rimes, une masculine et l'autre féminine, qui sont réparties de la même façon.

Cinq chansons de Conon de Béthune démontrent une nette ressemblance avec celles de Bertran de Born, mais, selon Ernst Hoepffner, nous pouvons assumer l'influence du troubadour sur le trouvère pour seulement trois d'entre elles. Les deux autres chansons, qui sont celles où le seigneur d'Hautefort

demande à son jongleur d'aller porter sa chanson à son « Isembart », auraient très bien pu être écrites d'abord par le trouvère, puis imitées par le troubadour.

Une chose est certaine, c'est que ces textes circulaient assez rapidement et que l'influence littéraire était probablement réciproque, du moins à cette époque. Cela témoigne également bien d'une certaine propension chez les trouvères et les troubadours à l'emprunt, que ce soit d'idées, de style, de figures formelles ou de mélodies.

C'est en Champagne du Nord que se manifesta le plus rapidement un intérêt pour la poésie lyrique troubadouresque au nord de la Loire, alors que ces régions entretenaient un goût particulier pour le style épique. Aliénor d'Aquitaine, petite-fille du premier troubadour Guillaume IX, qui était protectrice des poètes occitans, a été mariée au roi d'Angleterre Henri II Plantagenêt et au roi de France Louis VII. Elle a donc grandement contribué au rayonnement de la littérature de langue d'oc au nord de la Loire en l'introduisant dans les milieux aristocratiques français et anglo-normand, qui étaient jusqu'alors peu sympathiques aux Belles-lettres, comparativement aux cours du domaine occitan. Mais, ce sera surtout ses descendants qui imposèrent cette culture dans les cours du nord de la France : plusieurs troubadours séjournèrent auprès de Marie de Champagne, comtesse de Champagne, fille d'Aliénor d'Aquitaine et de Louis VII, ce qui explique l'engouement champenois pour l'art lyrique occitan. Les croisades ont aussi contribué à ce transfert culturel, puisqu'elles ont permis aux hommes du nord et du sud de la France de se côtoyer davantage.

Plusieurs poètes du nord de la France avaient commencé à s'inspirer des troubadours, mais ceux-ci écrivaient leurs pièces en occitan, comme c'est le cas pour certains poètes du nord de l'Italie. Mais, c'est Chrétien de Troyes, vers 1170, qui a calqué le modèle troubadouresque en langue d'oïl, ce qui fait de lui le premier trouvère attesté.

Les puissantes provinces du Nord ont donc tranquillement vu évoluer une nouvelle culture profane, chevaleresque, élitiste, lyrique et courtoise, qui égalera

bientôt la tradition troubadouresque dont elle tire ses origines et qui saura rivaliser avec la production littéraire des clercs, qui exercent alors un réel monopole culturel, l'institution ecclésiastique étant beaucoup mieux établie dans le nord que dans le midi de la France.

La lyrique courtoise s'est beaucoup transformée en passant dans le domaine français. Les règles et les techniques formelles sont essentiellement les mêmes, mais elles se sont simplifiées de manière assez généralisée. Les mélodies accompagnant les textes sont beaucoup plus vives et se rapprochent davantage de musiques qui accompagnent la danse, ce qui va de pair avec le développement de la fonction chorégraphique de la poésie lyrique. Les chansons des trouvères sont plus rigides, plus construites, intellectualisées, moins spontanées et prudes. De plus, la poésie péricourtoise ou paracourtoise, ainsi que les genres plus popularisants, ont beaucoup plus d'importance chez les trouvères par rapport à la chanson d'amour qui était centrale dans le système des genres troubadouresque. Le sirventès perd également son importance dans la production littéraire, le serventois français étant beaucoup moins pratiqué par les trouvères.

Comme il a été mentionné précédemment, l'institution religieuse chrétienne était beaucoup plus établie et présente dans le nord de la France que dans le midi, où la religion était essentiellement une affaire privée. Cette divergence par rapport à la sphère spirituelle a eu d'importants effets sur la production littéraire et sur l'idéologie courtoise qui porte l'art lyrique de cette époque. En effet, la courtoisie telle que constituée par les troubadours est plutôt divergente par rapport à la morale chrétienne, l'adultère étant au centre de l'idéal courtois. Il y avait quelques précédents de poésie religieuse au sud de la Loire, mais elle était en marge du système, ce qui n'était pas le cas au Nord, où elle prend beaucoup d'importance. D'ailleurs, la rhétorique de la « fin'amors » s'applique très bien à l'adoration de la Vierge, qui prendra la place de figure de dame aimée chez plusieurs trouvères. Il y a également la métaphore derrière ces chants d'amour qui prendra un tournant plus spirituel. La métaphore féodale de la courtoisie occitane, qui veut que la tension érotique entre l'amant

et sa dame traduise la tension socio-économique entre un vassal et son seigneur, se transforme pour devenir une métaphore religieuse, où la tension érotique traduit une relation spirituelle entre le chrétien et Dieu. Une figure allégorique s'applique mieux à cette métaphore spirituelle qu'une figure concrète, ce pour quoi les trouvères s'adressent de plus en plus à l'Amour qu'à une dame en particulier dans leurs textes, ce qui n'était pas le cas chez les troubadours. Ce procédé d'allégorisation est d'ailleurs un précédent direct de la littérature médiévale qui suivra les trouvères, comme dans *Le roman de la rose* de Jean Renart.

Il y a également l'entrée de l'art lyrique en milieu urbain et bourgeois qui a grandement façonné la production littéraire dans le nord de la France. Les troubadours étaient presque tous grands ou petits seigneurs, ce qui n'est pas le cas chez les trouvères, où on compte un grand nombre de marchands et notables. Les villes à cette époque ont tendance à s'affranchir de plus en plus des pouvoirs féodaux, ce qui laisse la place au bourgeois pour acquérir un certain pouvoir politique et économique, créant ainsi une nouvelle élite locale en milieu urbain. À la fin du Moyen Âge, les bourgeois auront le monopole de l'économie et de l'administration. Ces nouveaux riches ont commencé à se prendre pour des aristocrates et à agir comme eux. Ils se sont donc rapidement intéressés à la littérature. La ville d'Arras, dans le Pas-de-Calais, est un bon exemple de cette urbanisation littéraire. Il y a environ quatre-vingts poètes recensés à Arras à cette époque, comme celui qui est considéré comme le dernier des grands trouvères, Adam de la Halle. Pour une population de 30 000 habitants, la vie littéraire y est d'une fécondité remarquable. De grands festivals de poésie, les « puy », y étaient organisés régulièrement et des trouvères de plusieurs régions s'y rendaient. Ces poètes ont généralement fréquenté les universités, qui elles aussi ont grandement façonné la littérature de la fin du XIIe siècle et du début du XIIIe. Les méthodes d'enseignement à cette époque étaient centrées sur la discussion et le débat. Ces méthodes pédagogiques ont été intériorisées par l'élite intellectuelle et ont donc été appliquées à la production littéraire, particulièrement dans les jeux-partis, où deux poètes débattent. Il y avait des

genres dialogiques chez les troubadours, comme la « tenso » ou le « partimen », mais ils étaient beaucoup plus marginaux que chez les trouvères, où ils sont foisonnants. L'amour courtois devient donc un objet de débat entre poètes à l'intérieur de nouveaux genres dialogiques dont la forme est calquée sur les méthodes d'enseignement universitaire de l'époque.

L'exemple de la possible relation entre Bertran de Born et Conon de Béthune montre bien qu'il est possible que les traditions lyriques de langue d'oïl et de langue d'oc se soient influencées mutuellement, même s'il est certain que les troubadours précèdent les trouvères. On pourrait tout de même croire que cette interinfluence aurait pu être davantage marquante si la lyrique troubadouresque avait su se renouveler. La croisade albigeoise, qui allie le pouvoir royal français au pouvoir papal contre les « hérétiques » du domaine occitan, a fait de grands dommages à vie culturelle occitane en affirmant la suprématie politique du nord de la France et ouvrant la porte aux fonctionnaires de l'Inquisition dans le midi, qui ont mené à mal cette tradition profane des troubadours. Avec le morcellement des fiefs déjà en cours et la guerre, les protecteurs des troubadours s'en désintéressèrent assez brusquement. La poésie n'avait plus sa place dans ces temps tumultueux. La poésie des troubadours s'est donc affaiblie et conventionnalisée, freinant ainsi son développement et son renouvellement.

La poésie des trouvères, quant à elle, s'est ouverte sur de nouvelles formes, laissant la place à Renart et Villon. Avec le développement de la polyphonie, un lyrisme nouveau est né qui a affirmé son indépendance par rapport à la musique, faisant place à un lyrisme entièrement verbal. De plus, l'allégorisation introduite dans la lyrique courtoise par les trouvères inspirera grandement les romanciers et poètes des XIV^e et XV^e siècles.

En conclusion, la relation possible et discutée entre Bertran de Born et Conon de Béthune montre bien que le sud et le nord de la France ont bien pu s'influencer mutuellement aux XII^e et XIII^e siècles, mais qu'il est difficile de le

prouver hors de tout doute, comme il est difficile de prouver que notre troubadour limousin et notre trouvère artésien se sont bel et bien inspiré l'un et l'autre. Ce qui est certain est que la lyrique courtoise s'est profondément transformée en passant du midi vers le nord de la France, surtout à cause de l'influence religieuse de la société française et de l'entrée de l'art lyrique en milieu urbain, puisque la bourgeoisie et l'université y ont laissé leur marque. Avec la croisade albigeoise et l'alliance avec la papauté, le nord de la France a su affirmer sa suprématie politique, économique et culturelle, au détriment de la tradition troubadouresque, une littérature sans précédent qui eut une grande influence formelle et idéologique beaucoup plus loin dans l'espace et dans le temps que ne l'aurais imaginé les troubadours.

Bibliographie

ANGLADE, J. *Les troubadours : leur vies, leurs œuvres, leur influence*. 3^e édition, 1922, 327 p.

BOYSSON, R. *Études sur Bertran de Born : sa vie, ses œuvres et son siècle*. Slatkine Reprints, Genève, 1973, 419 p.

FERRAND, F. et SUARD, F. *Quatre siècles de poésie : la lyrique médiévale au nord de la France du XIIe au XVe siècle*. Éditions Corps 9, Troesnes, 1993, 287 p.

GIANNINI, G. (automne 2016). *Notes de cours : Littérature française du Moyen Âge*, 38 p. (Université de Montréal)

GOUIRAN, G. *Le seigneur-troubadour d'Hautefort – l'œuvre de Bertran de Born*. Université de Provence – service de publication, Aix-en-Provence, 1987, 643 p.

HOEPFFNER, E. *Un ami de Bertran de Born : « mon Isembart »*, dans *Études romanes dédiées à Mario Roques*. Droz, Genève, 1946, p. 15-22

ROSENBERG, S. et TISCHLER, H. *Chanson des trouvères*. Livre de poche, Paris, 1995, 1089 p.

WALLENSKÖLD, A. *Les chansons de Conon de Béthune*. Paris, 1968, 39 p.